Chirimousou : conte oriental pour enfants majeurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **16 (1948)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568082

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

n'avait pas de secret l'un pour l'autre", et c'est en effet le critère — divers malentendus se sont produits. Au premier, mon correspondant a fait la part du feu; il a admis la bonne foi, bien que les agissements de son compère lui parussent singuliers; et il s'est arrangé pour apaiser le conflit à peine naissant. (C'était bien, il a eu raison.) A la seconde alerte, il a pourtant ressenti une réelle inquiétude: l'évidence était là, on abusait de sa magnanimité. Dès ce moment, les relations se refroidirent, sans être rompues. Enfin, troisième incident, plus grave que les deux autres. Sur ce, explication orageuse et rupture. On échange encore un bref salut quand on se rencontre, mais on ne se parle plus, on ne se voit plus. Les griefs semblent sérieux. Je les laisse de côté, pour diverses raisons faciles à comprendre. L'important n'est du reste pas là.

Le temps a passé. Notre lecteur apprend par un tiers digne d'estime que l'ami coupable a grand regret des fautes qu'il a commises contre l'amitié, qu'il voudrait les réparer, qu'il souhaite de rentrer en grâce et de reprendre avec son vieux camarade les relations de jadis. Il demande qu'on passe l'éponge et qu'on lui pardonne. Hésitant, perplexe, le lésé s'adresse à moi, pour obtenir un conseil.

Je ne suis pas un coupeur de cheveux en quatre. Je ne crois pas du tout à l'infinie complexité des problèmes de ce genre: à la vérité, tout est très simple, dans la vie, pour ceux qui n'ont pas l'esprit embrouillé. Voici donc ma réponse.

Si l'offenseur, qui a eu des torts graves et qui les reconnaît, vient à résipiscence, il ne faut point être implacable et il convient de lui accorder le pardon qu'il sollicite. La jalousie et l'envie ont joué un rôle en l'affaire; ce sont de très mauvais sentiments; hélas! chacun peut y céder, dans un moment d'aberration. A tout péché miséricorde.

Mais, attention! Pardonner à un ancien ami avec lequel on s'est brouillé pour des motifs sérieux, cela ne signifie nullement lui rendre intégralement la confiance qu'on mettait en lui autrefois. Lorsqu'une amitié est brisée, je ne crois pas à la réconciliation pleine et entière, c'est-à-dire au retour pur et simple à l'état antérieur des choses. Celui qui a gravement abusé de notre confiance n'en sera plus jamais digne — plus jamais. C'est terrible, mais c'est ainsi. Nous pouvons, nous devons pardonner. Nous ne devons pas être dupes, ou risquer de l'être derechef. On rétablira facilement une certaine cordialité dans les rapports, mais la confiance absolue n'y sera plus. Veillons sur nos amitiés comme sur un vase d'albâtre: s'il est fêlé, aucun artiste, si habile soit-il, ne pourra le réparer.

Chirimousou

conte oriental pour enfants majeurs

Quand il vint au monde, au pays des tapis, personne ne le cria sur les toits et personne ne le lut dans les journaux, qui n'existaient pas. Pays bienheureux! Né de parents pauvres, le sixième de la

nichée, ressemblant à tous les moutards à peau dorée, il têtait le lait maternel, en plein soleil et s'accrochait à ce sein rebondissant de miel en faisant entendre un glouglou musical. Sa mère, en chassant les mouches importunes, chantait, toute heureuse de sevrer son gosse, car le lait maternel ne coûte rien et il y en a toujours.

Ainsi Chirimousou poussa comme un radis, sans trop d'histoires, un peu vite, et dans le silence du jardin en pente. Pour les pauvres, ni leur arrivée au monde, ni leur départ sans retour, ne fait beaucoup de bruit. Pourtant vers ses 16 ans, il fit parler de lui. Depuis quelque temps, il traînait la savate dans les rues de la ville paisible de Dagbad. Un peu menteur, un peu voleur, pas plus que les hommes d'affaires d'aujourd'hui, il apprenait le commerce et trafiquait. Ainsi, il vola, un beau jour, une perle grise, au plus riche joaillier de la cité. Pris de peur, il n'essaya pas de la revendre, mais il l'avala. Le coup fait, Chirimousou rentra au foyer, s'endormit et fit un beau rêve: il se sentit transporté dans un palais qui ressemblait étrangement à celui du sultan Foulitchoutchou. Il se vit couché dans un lit royal à balançoire, son corps nu se miroitait, dix fois reproduit au plafond. Un parfum suave lui chatouillait les narines. O délices! Allah est grand! Chirimousou remarqua alors qu'il était beau. Sa jolie tête bouclée, ses grands yeux sombres, sa bouche reluisante l'étonnaient beaucoup, car il ne s'était jamais vu. Il risqua un regard plus bas et se sentit fort. Cette chose-là est le mystère de tous les mystères, pensa-t-il, sans toutefois y toucher. Puis il leva la jambe droite et regarda son mignon petit pied....

Le Sultan Foulitchoutchou avait réuni tous les savants, les astrologues, chiropraticiens et psychiâtres du pays. Son fils Abdul Ibrahim, âgé alors de 17 ans, se mourait de mélancolie et il ne touchait à aucun met. Les gens de la cour se tapaient la tête contre les murs, jeûnaient et priaient. Un fakir des Indes, qu'on fit chercher exprès en carpette volante, amena une fille de son pays, à peine sortie de l'oeuf, qui passait pour vierge et que l'on disait plus belle que l'astre du matin. Ibrahim était tellement morose qu'il ne la vit même pas. On ne pouvait rien faire pour guérir Ibrahim! Par une nuit claire, comme toutes les nuits d'Orient, Zéphirine la nourrice, vit passer Zoulibaba le somnambule, sur les créneaux du palais.

— Psst! Psst!

— Qui m'appelle? cria Zoulibaba. Laisser passer!

— C'est moi, la pauvre Zéphirine. Mon coeur est inquiet et je veux plutôt mourir que de voir dépérir mon Ibrahim. Je te prie, interroge les esprits de la nuit qui te guident. Que faut-il faire pour le guérir?

Zoulibaba était le seul homme à Dagbad qui ne payait pas d'impôts, vu qu'il dormait toute la sainte journée et qu'il se balladait dès que la lune se levait. Zoulibaba ne réfléchit pas longtemps, car ses antennes étaient sensibles et rapides en besogne.

— Si tu veux, ô ma vieille Zéphirine, sauver ton Ibrahim, fais-lui manger une perle grise.

Entendant cela, Zéphirine, rejetta ses voiles encombrants et vola chez le grand Eunnuque Danulo; celui-ci à son tour, malgré son

gros ventre et toute sa batterie de bijoux, courut chez son Maître et lui confia la chose.

— Seigneur, ton fils sera heureux, voici la formule!

Le Sultan Foulitchoutchou, qui n'avait rien d'autre à faire, se mit en colère:

— Si ta recette ne réussit pas, ta tête sera coupée! et là-dessus il fit venir le grand Vizir Bichon, qui avait fin nez et une grande pratique des choses diplomatiques (on te jette des fleurs Bichon). Celui-ci dressa ses oreilles de lévrier lorsqu'il entendit parler de perle grise. Il se souvint qu'une telle merveille, la seule qui existât à Dagbad, venait d'être volée, mais le voleur avait disparu comme fumée.

— Il me faut cette perle grise, hurla le Sultan, dussé-je donner mon Koh-I-Noor en échange! Envoyez des plongeurs à Bikini, où se trouvent tant de perles rares ou recherchez le voleur!

Ainsi fut fait. Mais on ne retrouva rien, ni perles, ni Bikini, ni voleur. Et Ibrahim tournait de l'oeil.

Zéphirine revint le même soir, soupirant à faire lézarder les murs, à la rencontre de Zoulibaba et lui conta son échec.

— Nous perdrons tous le tête, si nous ne trouvons pas de perle grise, ô mon Zoulibaba.

— O femme! je la vois dans le ventre de Chirimousou. Si vous pouvez l'en sortir, Abdul Ibrahim guérira. Mais faites vite et ne punissez personne. Laisser passer!

Chirimousou, au moment où il admirait son joli pied mignon, entendit un tintamarre effroyable. Les gardes du Sultan étaient devant la maison et venaient le chercher. Fini le beau rêve! On le prit de force et on l'emmena au laboratoire du palais. On lui ouvrit le ventre. On y trouva la perle mystérieuse. Ibrahim en la voyant, eut grande envie de la manger. Tout le mond réuni guettait ce moment palpitant, souhaitant une métamorphose. Ce qui ne tarda pas! Car Ibrahim avait vu Chirimousou étendu, sans défense, déchiré, pantelant et son coeur, attendri pour la première fois de sa vie, s'était mis à battre follement. En avalant la perle, un sentiment merveilleux s'empara de lui. Il aimait! Peu à peu son oeil terne devint vif, ses joues pâles reprirent le ton des roses et il souriait. Allah est bien grand! et Ibrahim était bien le plus beau prince que la terre n'eût jamais porté depuis.

Le Sultan le fit venir et lui dit:

— O mon héritier, le peuple entier se réjouit, tu es guéri. Que veux-tu que je fasse pour ta joie?

— Mon père, je n'ai qu'un désir. Laissez-moi soigner ce pauvre Chirimousou qui est mon sauveur. Faites-le transporter dans la chambre aux miroirs. Ainsi fut fait.

Chirimousou n'en cru pas ses yeux quand il se retrouva dans le lit royal à balançoire, et son corps nu se reflètant dix fois reproduit au plafond, avec des feuilles d'hamamélis sur le ventre. Une main caressante passait et repassait sur sa peau de velours et s'arrêta sur le mystère de tous les mystères.

Abdul Ibrahim et Chirimousou restèrent longtemps, longtemps de vrais amis, comme il n'y en a plus de nos jours. Ils ne se quittèrent jamais et se marièrent en secret dans la mosquée. Ils n'eurent pas d'enfants, mais ils règnèrent longtemps, longtemps en parfaite harmonie, et cela grâce à la perle grise qu'ils avaient avalée.

Hyptus.

Une nouvelle statistique Américaine

Les américains adorent les statistiques, ils aiment beaucoup s'exprimer en pourcentages. Un de nos amis nous a envoyé récemment un article sur une espèce de „statistique sentimentale" que nous ne voudrions pas soustraire à la connaissance de nos lecteurs, ne serait-il que la dernière des surprises du fameux professeur Kinsley.

12 000 Américains ont rélévé au Professeur Kinsley leurs secrets d'Alcove

Pour écrire le grand ouvrage de sa vie, dont le premier volume vient de paraître, le professeur Alfred C. Kinsley, chargé du cours de zoologie à l'université d'Indiana, a confessé douze mille cobayes et a failli se perdre de réputation.

C'est il y a une dizaine d'années que des bruits fâcheux commencèrent à courir sur son compte. On disait qu'il prenait à part les étudiants pour leur poser avec une insistance gênante les questions les plus indiscrètes sur des sujets d'ordre on ne peut plus intime . . .

On imaginait mal comment cet esprit studieux, dont la vie paraissait entièrement remplie par ses fiches, ses expériences et son enseignement, avait pu se laisser entraîner à des aberrations de cet ordre.

100 000 cobayes humains

Cependant Hermann B. Welles, président de l'université, se décida, devant le nombre et la concordance des témoignages, à convoquer son collègue.

Au premier mot, Kinsley l'arrêta: — C'est vrai, dit-il.

Welles fut atterré. Kinsley, pourtant, ne paraissait ni honteux ni confus.

— Je commence, expliqua-t-il avec simplicité, une enquête sur la vie sexuelle des Américains.

C'est le premier volume de ectte enquête qui vient de paraître. Il porte cette dédicace:

— Aux douze mille personnes qui m'ont permis de rassembler ces faits et aux 88 000 autres qui me permettront, un jour, de compléter mon travail.

100 000 cobayes humains! Un gigantesque Gallup sexuel.

Welles fut éberlué quand Kinsley lui exposa son projet: faire penétrer la science dans un domaine indispensable à la connaissance de l'homme, mais dont les conventions sociales et les préjugés religieux barraient, jusqu'ici l'accès: pour cela, faire conter leur „histoire sexuelle" à 100 000 Américains des deux sexes, de tout âge, toutes races, toutes conditions.

Il objecta les périls de l'entreprise, l'indignation qu'elle souleverait, le scandale qui pouvait rejaillir de l'université. Mais, quand Kinsley offrit sa démission, il la refusa et lui offrit son aide.

Le savant obtint peu après l'aide plus précieuse encore de la fondation